

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Ledoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

— SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 — Marseille, Rue des Romains, 9 & Lille, 288 R. Notre-Dame —

SOMMAIRE — La Femme et le Serpent. — L'Oratoire de Marseille et le choléra. — Une fête de famille. —

La FEMME et le Serpent.

Le XIX^{me} siècle est l'un des plus glorieux pour la Vierge bénie. La définition solennelle du dogme de l'Immaculée Conception est un splendide diadème qu'il a posé sur la tête de Marie. Les flots de lumière répandus au loin par cette brillante couronne ont réjoui l'univers; ils ont été comme l'heureux présage de la victoire que le Seigneur réserve encore, comme toujours, à Marie, contre les sectes et les hérésies, qui font à la Sainte Eglise une guerre à mort. L'admirable vision contemplée par Saint-Jean l'Evangeliste dans l'île de Patmos sembla se renouveler. « Un grand prodige se montra dans le ciel. Une Femme y parut, le soleil formait son vêtement, la lune était sous ses pieds; sur sa tête brillait une couronne de douze étoiles. Un autre prodige parut encore dans le ciel. C'était un grand dragon de couleur rouge; il avait 7 têtes et 10 cornes; chacune de ses têtes était couronnée d'un diadème. Sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel, qu'il précipitait sur la terre. » Le dragon se plaça devant la Femme dans une attitude menaçante, comme pour se

précipiter sur elle; une grande bataille s'en suivit; le dragon et ses anges combattaient avec acharnement. « Mais ils ne purent prévaloir et il n'y eût plus de place pour eux dans le ciel. Le dragon fut précipité sur la terre et ses anges le firent avec lui. » La victoire demeurait à la Femme. Cette vision du Saint Apôtre se rapporte à ce qui doit avoir lieu à la fin des siècles; mais nous la voyons s'accomplir dès maintenant.

A peine le grand dogme de l'Immaculée Conception fut-il prononcé par l'autorité infailible de l'angélique Pontife Pie IX, aussitôt se firent entendre les hurlements et les sifflements du dragon, qui n'est autre que Satan, et de ceux qu'il entraîne attachés à sa queue, c'est-à-dire, de ses partisans et imitateurs. Journalistes, romanciers, et toute une nuée d'autres coryphées d'impiété, suivis par la tourbe de leurs approbateurs, commencèrent alors, et ils continuèrent depuis à vomir les plus horribles blasphèmes, à s'abandonner aux actes les plus sacrilèges contre l'Immaculée Mère de Dieu. Malheureux! ce ne sont point des étoiles tombées du ciel, ce ne sont point des anges déchus, ce sont des fils dénaturés, que la haine contre l'Eglise catholique enflamme jusque au délire le plus forcené. Ce sont des misérables, dont l'intelligence est obscurcie par les fumées impures des passions. Ils ont oublié que la première des prophéties faite par Dieu même au berceau

du monde dit expressément : « Elle t'écrasera la tête ; » et que les dernières prophéties disent à leur tour : « Alors fut précipité sur la terre ce grand dragon, cet antique serpent qui s'appelle le Diable et Satan, qui séduit tout l'univers : il fut précipité sur la terre et ses anges le furent avec lui. »

Mais, chose admirable ! bien que depuis trente ans le démon fasse tous ses efforts pour ternir la gloire de Marie, malgré les cris désordonnés dont le chœur infernal de ses adeptes fait résonner toute la terre, la gloire de la Vierge Immaculée, loin de diminuer, va toujours croissant de plus en plus. À chaque insulte, les fils de Marie opposent la sainteté de nouvelles œuvres ; à chaque blasphème, ils opposent de nouveaux cantiques, de nouvelles industries de leur filiale affection pour honorer notre céleste Mère. Et toujours les hommes rendus par les fils de Marie l'emportent sur les outrages de ses ennemis. Qui pourrait énumérer les temples, les sanctuaires magnifiques, les nombreuses Congrégations, les fêtes solennelles érigées ou instituées dans ces derniers temps pour la gloire de Marie ? Qui dira ces pèlerinages de multitudes immenses, protestations continuelles et courageuses d'amour et de fidélité à Marie ?

Aujourd'hui même, par de nouveaux scandales à Lorette et à Rome, le serpent infernal a cherché à exhaler le venin de sa rage. Et voici se lever aussitôt le Souverain Pontife, l'Évêque tout entier, l'universalité des fidèles ; et le cantique à Marie, soulevé dans les airs par des millions de poitrines, étouffe les clameurs d'un petit nombre de pauvres égarés. Le sage Pontife Léon XIII a ordonné un *Triduum* solennel de réparation qui doit précéder la fête de la Nativité de Marie. Le peuple chrétien accueille avec enthousiasme cette invitation de son Suprême Pasteur et nous verrons le 8 septembre l'univers catholique fêter Marie dans les transports de la joie la plus vive.

Désireux de nous associer à la pensée du Souverain Pontife, nous rapportons d'abord, le plus brièvement possible, les faits douloureux qui rendent nécessaire cette réparation d'honneur à Marie ; puis nous inviterons tous nos Copérateurs à redoubler d'amour et de confiance pour notre céleste Bienfaitrice ; à faire croire encore, s'il est possible, leur zèle pour l'honneur de Celle qui ne cesse de se montrer pour nous la

plus aimante des Mères. Nous emprunterons pour cela le langage de Son Éminence le cardinal Alimonda, dans une lettre qu'il vient de dresser aux fidèles de son diocèse. Dans l'impossibilité de rapporter en son entier cet écrit remarquable, nous choisirons au moins çà et là quelques passages pour nos Coopérateurs de seconder de leur mieux les vifs désirs du Chef de l'Église.

I.

LES FAITS DOULOUREUX.

La ville de Lorette considère comme sa plus grande gloire la faveur qu'elle a reçue de posséder sur son territoire la Sainte Maison qui fut le paradis sur la terre et où la Vierge bénie reçut de l'Ange cette salutation qui la proclame *pleine de grâces*. Cependant, une corporation mal avisée voulait faire placer dans la Sainte Maison même une inscription qui était à la fois une impiété et une offense à la foi des chrétiens. Cette inscription destinée à immortaliser la mémoire des hauts faits de Garibaldi, ces hauts faits que chacun peut apprécier, portait notamment : *Lorette connue dans les deux mondes par les miracles de la superstition*. Monseigneur l'Évêque de Lorette protesta. Il s'agissait d'une offense des plus graves au sentiment religieux, non-seulement des catholiques italiens, mais des catholiques du monde entier.

Les énergiques et légitimes protestations de M. gr l'Évêque furent suivies d'une défense émanée de la Préfecture. Malheureusement cette défense a été accompagnée de justifications qui sont le déshonneur de ceux qui ne savent pas avoir le courage de s'opposer ouvertement aux folies de l'impunité. Au lieu de reconnaître que cette inscription était une impiété et une insulte aux chrétiens du monde entier, on s'est adressé au bas instinct du gain matériel, assurant que si cette inscription indécente et sacrilège était placée comme on voulait le faire, les plus grands revenus de la ville lui seraient enlevés. Il était impossible de faire à la ville de Lorette un outrage plus grand que celui que les journaux officieux lui ont fait avec tant d'impudence, en mettant en avant un pareil motif pour justifier l'interdiction de cette odieuse épigraphe.

Le bruit de ce sacrilège attentat n'avait point encore cessé que déjà, dans la capi

taie même du monde catholique, la très-aimable Mère de notre Rédempteur devenait l'objet de nouveaux outrages.

Le 31 mai dernier Rome eut le spectacle d'un de ces grands élans catholiques, auxquels depuis quelque temps elle n'était plus accoutumée. La cité, répondant avec un véritable enthousiasme à l'invitation de la jeunesse catholique, s'illumina, en l'honneur de Marie, avec tant de splendeur qu'elle paraissait enveloppée dans une nuée lumineuse. Toutes les maisons, rapporte le correspondant de l'*Unità Cattolica*, depuis les plus somptueux palais jusqu'aux plus humbles habitations, attestaient hautement par de nombreuses lumières la foi vive et la dévotion sincère du peuple romain. Il s'agissait de réparer les insultes vomies contre la Vierge Immaculée par un journal impie, la *Capitale*. La réparation fut solennelle et des plus consolantes. L'imposante manifestation du 31 mai ne fut pour ainsi dire que le prélude d'une protestation plus splendide encore. Le 7 juin commençait à Sainte Marie de la Minerve un *triduum* solennel au milieu d'un immense concours de fidèles. Il n'en fallut pas davantage pour que les hommes de la place et leurs meneurs se sentissent *provocqués*, comme ils le disent toujours en pareil cas, et en conséquence, autorisés selon leur logique, à commettre les plus honteuses polissonneries. Nous ne savons comment qualifier autrement le bachanal rebutant et satanique qu'il firent ce jour-là.

Les agitateurs parsemés çà et là dans l'église n'attendaient qu'un moment favorable pour donner à ceux qui attendaient au dehors le signal de se précipiter dans le saint temple et de commencer le tumulte. Ce signal fut donné au moment où Son Eminence le Cardinal Parocchi donnait la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. La foule immense qui remplissait l'église était prosternée dans une muette et profonde adoration, lorsque, du fond de l'église, parti un cri de *Vive Garibaldi* accompagné de quelques autres cris contre les prêtres et les jésuites. Les catholiques répondirent à cette provocation directe par un *Evviva à Marie* répété avec le plus grand enthousiasme dans toute l'église. Ensuite, les fidèles, puisque la cérémonie était terminée, cherchèrent à sortir de l'église, mais, à ce moment, les anti-cléricaux de la place se précipitèrent sur les portes pour entraver la sortie et accueillir les fidèles par des outrages et des sifflets.

Il s'en suivit naturellement un grand tapage et l'intervention des gardes civiques et des carabiniers fut impuissante à le calmer jusqu'à ce que au bout d'une heure un régiment de la ligne, sortit de la caserne voisine de Saint-Etienne et balaya la place par une charge bien dirigée; tandis que les agents de police conduisaient au poste onze des plus récalcitrants.

II.

LA RÉPARATION.

Tels sont les faits qui ont soulevé dans tous les cœurs des fidèles un élan de dévotion réparatrice. Cet élan ne saurait surprendre quiconque veut bien considérer ce qu'est Marie.

Qui est Marie?

Laissons le cardinal Alimonda répondre à cette question.

« Si vous aimez à contempler la perfection morale resplendissant dans toute sa fleur en une créature humaine, levez les yeux vers Marie: vous y trouverez la pureté de l'esprit, la grandeur de l'âme, la sainteté du cœur; vous y verrez les pensées, les affections, les actions illuminées par la lumière de Dieu, embrasées à la flamme du céleste amour; vous admirerez une intelligence revêtue des formes les plus ravissantes de la modestie et de la grâce; une créature en un mot qui, partout où elle paraît, semble porter avec elle le Paradis. Oh! oui, l'âme sur laquelle cette créature bénie porte la lumière de son bienfaisant regard, pour laquelle elle exerce son pouvoir souverain; cette âme goûte vraiment les douceurs du paradis; toute inondée de la joie, toute fortifiée par la vertu que répand autour d'elle la Vierge de Nazareth.

» Si vous êtes molesté par les sollicitations des mauvaises passions; si, brisé par des chutes répétées, vous sentez tout le poids de la corruption de notre humaine nature: si la paix semble perdue pour vous, si l'abîme du désespoir semble prêt à vous engloutir, ah! levez aussi vos regards vers Marie; vous reconnaîtrez aussitôt que si Dieu l'a créée si sainte et si parfaite, s'il l'a enrichie sans mesure des trésors de la vertu, la cause de cette profusion divine a été le ministère unique, ministère élevé entre tous, auquel il la destinait.

Dieu a voulu ainsi l'orner comme un temple digne de sa Majesté pour recevoir d'abord en elle et communiquer ensuite à tous les hommes, le Saint des Saints reposant sur l'autel immaculé de son cœur. A cette pensée, le cœur troublé du pécheur sent toute amertume se dissiper. Au salut qu'il envoie à la Vierge bénie qui nous donne Jésus-Christ, notre Seigneur et Rédempteur de nos âmes, le pécheur sort de son abattement ; il reprend l'espoir du pardon ; il court aux remèdes, il déteste le péché ; et cette douce confiance, cette prière pénitente l'a sauvé.

» Nous avons peine à croire que quiconque considère la Très-Sainte Vierge telle que nous la présente le Saint Evangile, telle que le Christianisme nous la fait goûter, puisse se refuser à professer pour Elle la plus grande vénération ; qu'il puisse ne pas l'aimer, ne pas l'invoquer à notre aide ; ne pas la bénir. Marie est comme une image réduite, mais parfaitement ressemblante de la divine bonté. Et qui donc n'aime pas l'amour ? Elle est belle de toute la beauté de l'ange ; et qui donc n'aime pas l'ange ? Elle est chaste comme la colombe ; qui donc n'aime pas la colombe ? Elle est la Mère bénie qui nous a fait trouver le Père des âmes ; et qui donc n'aime pas le père et la mère ? »

Horreur du péché de quiconque insulte à Marie.

Et cependant il s'est trouvé des hommes pour insulter à la Vierge de Nazareth. Nous l'avouons avec un profonde douleur et la rougeur au front, des hommes sortis de la génération baptisée, nés au cœur du catholicisme, des hommes qui n'ont sur les lèvres que les mots de progrès et de civilisation, ces hommes ont osé ce que les malfaiteurs de Jérusalem ne se sont pas permis ; ils furent les bourreaux de Jésus, mais ils respectèrent du moins sa mère ; ils n'osèrent porter leurs mains sanglantes sur son voile virginal : nos insulteurs modernes avec leurs plumes impures, avec leurs paroles exécrables ont eu cette triste audace. Ils ont jeté sur elle la malédiction et l'opprobre, partout l'Italie, au sujet de la Sainte Maison de Lorette où s'accomplit l'Incarnation du Verbe ; ils ont répété ces outrages à Rome même, au centre du christianisme, ils ont pris la boue de leurs places pour la jeter au visage de celle à

laquelle ils devaient amour et respect ; ils l'ont fait avec une rage de forcenés. Le Saint-Père l'a vu et son âme en a été profondément déchirée ; les Romains ont frémi d'horreur à ce spectacle et le monde catholique s'est ému lorsqu'il en a entendu le récit.

» Et quel mal vous a donc fait l'humble Vierge pour lui être si furieusement hostiles ? Quel mal vous a fait cette jeune fille sainte entre toutes les jeunes filles du peuple hébreu, vraiment humble de cœur, grave dans ses paroles, prudente dans son esprit ? *Corde humilis, verbis gravis, animo prudens* (1). Quel mal vous a-t-elle fait pour vous autoriser à la regarder comme indigne de l'estime publique, comme méritant vos sarcasmes et les plus noirs venins de vos haines ? Quel mal vous a fait cette Femme ineffable dont l'enfance et l'adolescence, dont la vie toute entière n'offrit aucune prise au plus léger reproche ? Vous ne trouverez rien de dur dans ses regards, rien de libre dans ses discours, rien dans ses actes qui ne soit empreint de la plus aimable modestie, *nihil torvum in oculis, nihil in verbis procerum, nihil in actu inverecundum* (2). Rien en un mot qui puisse faire qu'en pensant à elle, en entendant prononcer son nom, votre âme se soulève, conçoive la fureur et vomisse le blasphème. Quel mal vous a fait cette Mère sage et glorieuse entre toutes les mères qui assiste sans faiblesse aux agonies de la croix, et qui, par son exemple, par sa puissante intercession a su former au fond du cœur des mères chrétiennes une vigueur spirituelle assez grande ; assez de constance et d'héroïque résignation pour les soutenir dans leurs douleurs, dans l'abandon de leurs fils, dans la ruine de leur maison ; quel mal vous a-t-elle fait pour vous obliger à la dénoncer à vos mères, à vos filles, à vos sœurs et à tous vos frères comme une créature détestable ?

Quel mal vous a-t-elle fait cette Vierge sans tache, modèle surnaturel de beauté, où les poètes, les littérateurs, les peintres, les sculpteurs et tous les amis des beaux arts ont puisé leurs meilleures inspirations ; quel mal vous a-t-elle donc fait, pour vous obliger dans l'amertume de vos cœur à rejeter avec mépris ce type sublime du beau pour faire en même temps tomber une partie de vos malédictions sur ses

(1) St.-AMBROISE, *De Virginit.*, lit. 2.

(2) *Ibid.*

admirateurs, sur Dante, Pétrarque, Michel-Ange, Raphaël, sur nos plus merveilleux artistes ?

Quel mal vous a fait cette Reine céleste des nations pour vouloir éteindre l'enthousiasme que son nom a toujours excité dans les cœurs ; pour vouloir en effacer la mémoire plusieurs fois séculaires, pour vous efforcer de briser la harpe de ceux qui la célèbrent dans leurs hymnes, pour éteindre les mille feux des autels où les cierges offerts par la piété des fidèles se consomment à l'honneur de son nom ; pour chercher à étouffer les voix des enfants du peuple qui l'invoquent, et fouler aux pieds les fleurs de nos jardins qui s'en vont réunies en superbes bouquets embaumer autour de son image l'air de nos sanctuaires ? »

La gloire de Marie ne peut être ternie.

« Et cependant, o Vierge Très-Sainte, malgré les sifflements furieux du serpent infernal, votre paradis terrestre, votre nouvel Eden ira toujours resplendissant des flots d'une imperturbable lumière, toujours joyeux d'une paix qui ne saurait lui manquer. Votre Eden, dans le monde moderne, c'est le monde catholique ; on y verra toujours régner le souffle des suaves et tranquilles haleines ; les pieux soupirs des enfants innocents, des saintes femmes, des prêtres fervents, des jeunes vierges et des âmes modestes qui se recommanderont à vous et se pareront de vos belles couleurs. On y entendra toujours le murmure des eaux courantes et limpides, les humbles lamentations des pécheurs repentants, les larmes des pénitents qui veulent par votre pieuse entremise recouvrer le trésor qu'ils ont perdu, recouvrer Jésus-Christ. On ne cessera jamais d'y voir s'épanouir de jeunes fleurs, c'est-à-dire des œuvres nouvelles de justice, de force, de miséricorde et de charité dont le Sang de Jésus rend si féconde la terre de l'Eglise. Toujours sur cet Eden, brillera le soleil, c'est-à-dire, toujours dans les mains du Pape, et après lui de l'Evêque catholique brillera sans interruption, sans défaillance le flambeau très-pur de la révélation divine. Oui, Vierge Sainte, si vos insulteurs sont animés par le serpent, vous, dans le cours des siècles, vous écraserez du pied la tête du serpent. »

Comment réparer les injures faites à Marie.

Pour assurer le continuel triomphe de Marie, pour perpétuer dans l'Eglise la

sainte allégresse qu'elle trouve à la célébrer, Notre Saint-Père Léon XIII a pris de sages mesures. Il sent douloureusement le poids des insultes récemment faites à la Mère de Dieu ; désireux de remédier au scandale, il a prescrit au monde catholique un *triduum* solennel pour raviver dans nos cœurs la dévotion exceptionnelle avec laquelle on célébrait jadis la fête si chère de la Nativité de Marie et a concédé pour cela de précieuses indulgences.

» Telles sont les vengeances que nous prenons contre les ennemis de Dieu, ils insultent les Saints et nous les honorons ; ils blasphèment et nous vénérons ; ils voudraient voir le serpent se relever et dévorer la Femme et nous, nous disons à cette Femme immortelle : *Appuie ton pied vainqueur sur cette tête orgueilleuse et règne à jamais dans le calme du triomphe.* C'est là, la grande lutte des siècles ; et cette lutte, pour l'Eglise de Jésus-Christ, est une continuelle victoire.

Recours à Marie.

« Une nouvelle cause de douleur nous réveille, nous presse, et nous réunit en foule autour des autels de Marie pour implorer sa protection.

» Regardez à l'horizon, des lignes noires et profondes le colorent et le troublent. Observez les pensées qui se pressent dans tous les esprits, vous y lirez l'appréhension et le trouble : le choléra après s'être étendu en diverses localités de la France, s'est abattu aussi sur l'Italie ; déjà, en quelques endroits il a moissonné des victimes ; » il menace encore de continuer ses ravages en France comme en Italie. « Ah ! que ce ne soit là qu'une simple menace !

» Nous louons en général les mesures prises par les autorités politiques et civiles pour empêcher la diffusion de la contagion..... Mais en même temps que l'on prend ces précautions dans l'emploi desquelles il est utile persévérer, il ne faut pas négliger les moyens que la Religion nous donne de conjurer le fléau. L'ordre surnaturel et divin que nous avons raison de reconnaître vient aider aux dispositions de notre prévoyance terrestre et les féconde et les fortifie par ses faveurs.

» Nous recommandons le recours à la Vierge bienheureuse afin qu'Elle intercède en notre faveur, obtienne grâce pour nous au pied du trône de Jésus-Christ et nous délivre du fléau.

» Nous devons nous approprier ces paroles fortifiantes de St-Bernard : Si les vents des tentations s'élèvent avec furie, si vous êtes battu sur les écueils de la tribulation, regardez l'Étoile de la mer, invoquez Marie : *Si insurgant venti tentationum, si incurias scopulos tribulationum, respice Stellam, voca Mariam.* Que ces avertissements, que ces conseils sont doux à notre cœur ! Dans les périls, dans la détresse, dans les doutes, tournez-vous vers Marie, invoquez Marie ! *In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca.* Que Marie soit toujours dans votre bouche, qu'elle ne sorte jamais de votre cœur ; afin de vous assurer le suffrage de sa prière gardez-vous de cesser jamais de vous enformer aux exemples de sa conduite : *Non recedat ab ore, non recedat a corde; et ut impetres eius orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum* (1).

» Oui, que de toutes parts on regarde avec amour la bienfaisante étoile, que partout la voix de l'humble prière appelle Marie : *Respice Stellam, voca Mariam.*....

Sur la place de la *Consolata*, à Turin, s'élève une belle colonne érigée en 1835 par le peuple de Turin à la gloire de Celle qui l'avait délivré du choléra ; au pied de la statue qui surmonte cette colonne nous écrirons avec les plus brillants caractères (Daigne la piété de Marie nous accorder cette faveur!) la présente libération : *Respice Stellam, voca Mariam.*

» Nous tenons pour certain que les prêtres et les fidèles, unis dans un même élan de pieuse supplication et dans un saint zèle pour purifier leurs âmes du péché, première et peut-être unique cause de toute calamité, devront faire aux Cœurs de Jésus et de Marie une si douce violence qu'ils arracheront aux mains de la Divine Justice la foudre du châtement qui maintenant frappe les peuples. »

Prière à Marie.

Le Prince de l'Eglise, après avoir mis les fidèles en garde contre les hérésies et les sectes, conclue ainsi :

» Nous avons composé et nous vous transmettons une formule de prière à la Mère de Dieu. Elle est populaire, simple, adaptée à toutes les conditions. Nous désirerions la voir entrer dans l'usage habi-

tuel des prières journalières. Les mères de famille devraient l'apprendre à leurs enfants. En la répétant tous les jours, ces enfants en prendraient sensiblement les sentiments, chastes, pieux et salutaires, ils se disposeraient de bonne heure à aimer l'Eglise, à demeurer unis par le cœur à la Mère céleste des hommes rachetés par le sang d'un Dieu ; ils auraient en horreur les sectes, objet de la haine de Dieu. Voici cette prière :

» *O Marie, Vierge Immaculée, épouse très-pure de Saint-Joseph et Mère bénie de Jésus-Christ; Marie, colonne spirituelle de la Sainte Eglise et Secours des Chrétiens, je vous prie de me maintenir inébranlable dans la foi divine et de conserver en moi la vraie liberté des enfants de Dieu. Quant à moi, je vous promets de ne pas souiller, de ne pas enchaîner mon âme par le péché, de ne faire partie d'aucune société secrète, de ne jamais m'agrèger à la secte des francs-maçons condamnée par le Saint Siège; je vous promets d'obéir au Souverain Pontife et aux Evêques qui sont en communion avec lui et je veux vivre et mourir au sein de la Religion catholique, dans laquelle seule je puis espérer avec certitude d'obtenir effectivement mon salut éternel.*

Nouvelles Indulgences pour la récitation de l'Angelus.

Par concession du Pape Benoit XIII, les fidèles qui chaque jour au son de la cloche, le matin, à midi et le soir récitent la prière connue sous le nom de l'*Angelus*, peuvent gagner chaque mois une indulgence plénière les jours qu'il leur plaira de choisir, en s'approchant des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie ; ils gagnent en outre à chaque récitation une indulgence partielle de 100 jours.

Le Pape Benoit XIV confirma ces indulgences et ordonna que dans le temps paschal on réciterait désormais le *Regina Coeli* au lieu de l'*Angelus*.

Le Souverain Pontife régnant, Léon XIII, désireux d'animer de plus en plus les fidèles à ne pas négliger cet affectueux salut à la Vierge dans ces trois moments principaux de la journée, désireux en même temps de faciliter l'acquisition des saintes indulgences, a, par rescrit apostolique du 3 avril 1884, décidé que tous les fidèles légitimement empêchés d'entendre

(1) S. BERNARD., Hom. 24.

le son de la cloche, ou de réciter à genoux les pieuses prières, pourraient désormais gagner les mêmes faveurs spirituelles en récitant les prières, prescrites en quelque position que ce puisse être, et à peu près à l'heure à laquelle se donne d'ordinaire le signal de la cloche.

Sa Sainteté a aussi daigné étendre les mêmes indulgences à ceux qui, ne sachant pas par cœur l'*Angelus* et l'antienne *Regina Coeli*, réciteront dévotement l'*Ave Maria*.

L'ORATOIRE DE MARSEILLE

et le choléra.

Le Directeur de l'Oratoire Salésien de Marseille, au moment même où le choléra commençait à sévir dans cette ville, avait écrit à Dom Bosco pour recommander à ses prières et à celles de tous les élèves de nos Oratoires les enfants de la Maison.

Dom Bosco avait répondu promettant ses prières et assurant que Marie Auxiliatrice prendrait sous sa protection quiconque porterait au cou sa médaille, et prononcerait l'oraison jaculatoire : Marie, Secours des chrétiens, priez pour nous, en ayant soin de se mettre et de se maintenir en même temps en grâce avec Dieu par la fréquentation des Sacrements.

Voici en quels termes le Directeur de cette Maison de Marseille s'exprimait dans une lettre reçue par Dom Bosco il y a quelques semaines :

TRÈS-CHER PÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Votre lettre a produit les plus salutaires effets chez le pauvre prêtre qui vous écrit et chez tous vos autres fils de Marseille. Elle montre combien est grand le cœur de notre bon Père. Au nom de tous je vous remercie de votre sollicitude et de la consolation que votre lettre nous a portée.

Voici maintenant quelques détails sur l'état de Marseille et de notre Maison. La ville est comme dépeuplée. Plus de 100,000 habitants ont fui; plusieurs rues sont entièrement désertes. Malgré cette diminution du chiffre de la population effective, les morts sont en moyenne de 90 à 100 par jour. On dit, il est vrai, que, sur ce nombre, les deux tiers seulement sont des victimes du choléra; ce n'en est pas moins un terrible fléau; c'est toujours une grande mortalité pour Marseille où la moyenne des morts, lorsque tous les habitants s'y trouvent réunis, est à peine de 33 à 35.

Les cholériques meurent rapidement; les uns sont emportés en quelques heures; d'autres résistent un peu plus longtemps. On a pu réussir à en sauver un certain nombre. Dans notre Oratoire, grâce à la protection de Marie Auxiliatrice que vous nous aviez promise, grâce en même

temps aux précautions prises pour éviter la contagion, nous n'avons encore eu pas même un seul cas. Je dirai mieux: quatre fois il nous est arrivé de voir chez un enfant tous les symptômes du choléra, mais à notre grande consolation ces symptômes ont entièrement disparu au bout de quelques heures. C'est une preuve nouvelle de la protection de la Très-Sainte Vierge!

Nous avons encore à l'Oratoire plus de 150 enfants qui, selon toutes apparences, ne seront jamais retirés quand bien même le choléra se développerait encore plus. Les uns parce qu'ils sont de la ville même de Marseille; d'autres parce que leurs parents ne peuvent les retirer. Même chez ceux qui nous ont quittés pour rentrer dans leurs familles ou dans celles de leurs bienfaiteurs, l'état sanitaire est excellent. Aucun n'a encore été frappé par la terrible maladie. Chacun des enfants porte au cou la médaille de Marie Auxiliatrice, et fait tout ce qu'il peut pour mettre en pratique les remèdes spirituels que vous nous avez suggérés. Je dois dire aussi que nos enfants sont très-raisonnables, ils se divertissent joyeusement et ne boivent et ne mangent qu'aux heures fixées pour le repas. Que Dieu soit remercié de ces heureuses dispositions.

J'ai à vous donner aussi une bien consolante nouvelle: aucun de nos amis et bienfaiteurs n'est encore tombé malade.

Avec les précautions nécessaires en pareil cas, nous avons commencé à accepter dans notre Oratoire divers enfants que le choléra a rendus orphelins de père et de mère.

Et maintenant, bien cher Dom Bosco, vous qui pensez tant à nous, tachez aussi d'avoir soin de votre propre santé. Que Dieu vous conserve encore bien d'années pour le bonheur de vos enfants, Bénissez nous tous; priez pour nous, et spécialement pour

Votre très-humble et très-affectionné fils en J.-C.

P. ALBERA, prêtre.

UNE FÊTE DE FAMILLE.

Nous avons déjà dit à nos Coopérateurs avec quel empressement d'affectueuse reconnaissance un grand nombre des anciens élèves de Dom Bosco, prêtres et laïques, s'étaient rendus auprès de lui le jour de sa fête pour le complimenter et l'assurer de la persévérance de leur dévouement pour sa personne et ses œuvres et de leur fidélité à suivre ses conseils.

On se rappelle que Dom Bosco les avait tous invités à venir s'asseoir encore comme autrefois à la table commune, au moins une fois, pour renouveler les anciens souvenirs et faire revivre les jours bénis de leur adolescence.

Deux jours distincts avaient dû être indiqués afin de donner à tous la facilité de se rendre à cette paternelle invitation.

La première des dates fixées était celle du 13 juillet. Le 13 juillet donc la cour et les fenêtres

de l'Oratoire étaient joyeusement pavoisées; des inscriptions éloquentes dans leur énergique concision redisaient la bonté du père et la pieuse reconnaissance des fils. Dans la salle commune, ornée de notre mieux, les tables avaient été préparées un peu plus confortablement que de coutume et plus de cent anciens, presque tous laïques et pour la plupart pères de famille attendaient l'arrivée de Dom Bosco.

Lorsque Dom Bosco parut tous s'empressèrent autour de lui, c'était une scène de joie attendrissante l'émotion qui paraissait sur tous les visages, prouvait clairement que D. Bosco régnait encore comme un père dans tous ces cœurs qui n'avaient cessé de s'aimer entre eux comme des frères. L'ouvrier, l'employé de commerce ou des bureaux du Gouvernement, le propriétaire, le négociant, le chef de fabrique, le professeur, l'officier de l'armée, le curé de paroisse se saluaient par leurs noms, se serraient la main et faisaient revivre dans leurs rapports la bonne et franche familiarité d'autrefois.

Une circonstance rendit encore plus belle cette réunion. Il y avait là présents trois des premiers jeunes gens que D. Bosco avait vu en 1841 sommeiller devant l'autel de l'église de St.-François d'Assise et qu'il avait invités à venir au catéchisme commencé par lui dans les circonstances que nos Coopérateurs n'ont pas oubliées. Ces trois vétérans représentaient la première portion de ces nombreuses recrues, levées successivement par la charité, recrues arrivées depuis lors à un chiffre si extraordinaire.

Vers la fin du repas, le secrétaire de la Commission constituée pour organiser la fête du 24 juin donna lecture de son rapport. M.r le professeur Favre lut ensuite un remarquable discours malheureusement trop long pour trouver place ici, et plusieurs fois interrompu par les plus vifs applaudissements.

M.r le professeur Germain prit alors la parole: Je me rappelle avec plaisir nos premières années; Dom Bosco se trouvait alors dans toute la fleur de sa jeunesse; nous tous, bien enfants encore, nous nous serrions autour de lui, le confidant de toutes nos joies et celui de toutes nos peines qu'il ressentait aussi vivement que nous-mêmes; ses paroles et son exemple étaient notre soutien, il était notre amour, notre père plein de vigilante attention. Je crois encore l'entendre nous parler de St.-François d'Assise et des commencements de l'Ordre franciscain, nous dire avec quelle rapidité cet Ordre s'accrut et devint assez nombreux pour s'étendre en peu de temps sur toute la face de la terre. Nous ne comprenions pas alors, mais maintenant nous voyons que sa pensée se portait dès lors sur la fondation et la propagation future de la pieuse Société Salésienne.

Plein de ces souvenirs du passé, le voyant pour ainsi dire revivre sous les yeux de mon esprit, je reporte ma pensée sur le temps présent: Je regarde Dom Bosco et mon cœur se serre sous la pression d'une ineffable tendresse. Combien il est changé, quelle différence avec celui que nous avons connu dans notre enfance! Son buste se courbe,

ses cheveux blanchissent, sa marche est pénible et chancelante. Daigne le Seigneur éloigner encore en notre faveur le jour dans lequel il lui donnera la récompense de tous ces travaux accomplis, de toutes ces peines endurées pour nous. Puisse-t-il demeurer au milieu de nous tous, ses fils respectueux et affectionnés, jusqu'après la célébration solennelle de sa Messe d'or. Mais hélas, les années passent inexorables. Nous espérons cependant, Père bien-aimé, nous voir appelés avant vous à l'éternité, nous viendrons alors à votre rencontre pour vous remercier de nous avoir enseigné le chemin de la félicité véritable. Mais, s'il nous faut vous survivre, nous nous fortifierons par la pensée que dans cet Oratoire, dans cette pieuse Société salésienne sera demeurée la meilleure partie de vous-même, l'esprit que le Seigneur vous a donné, l'esprit de dévouement, de douceur et de charité. Elle laissera sans nul doute son manteau à Elisée, nous verrons toujours vivre, pour la gloire de Dieu, notre Mère la Pieuse Société Salésienne.

Bien souvent dans le monde nous entendons des cœurs pusillanimes répéter sans cesse: Après Dom Bosco, que deviendra l'Œuvre des Oratoires? — d'autres ne craignent pas d'affirmer: Dès que Dom Bosco viendra à manquer, toutes ses œuvres s'éteindront avec lui. — Mais, ils ne savent pas, ceux-là lire les desseins de la Providence dans la conduite des choses de ce monde; ils ne savent pas reconnaître le sceau, pour ainsi dire, indestructible dont elle a visiblement marqué ces œuvres au profit de la jeunesse pauvre et abandonnée. Le besoin de pareilles œuvres s'accroît tous les jours, loin de diminuer; ces œuvres, comme les nécessités auxquelles elles répondent sont destinées à se prolonger pendant la durée des siècles.

Nous vous remercions donc, cher Dom Bosco, nous vous remercions, non-seulement de nous avoir élevés et instruits, mais encore d'avoir fondé la Pieuse Société Salésienne.

Lorsque déjà vous serez dans le ciel à jouir de prix glorieux de vos innombrables bonnes œuvres, nous-mêmes, ou nos fils et leurs descendants, après nous, nous reviendrons dans cet Oratoire de St.-François de Sales, ou dans quelqu'un des nombreux Oratoires fondés sur son modèle, et nous vous y retrouverons toujours, parceque toujours y régnera ce même esprit de notre glorieux patron, l'esprit Salésien; toujours, nous pourrons redire en franchissant le seuil de l'Oratoire, nous sommes chez nous, parce que c'est toujours ici la maison de notre Père. »

De bruyants applaudissements accueillirent ces paroles et tous se tournèrent vers l'aimable poète Gastini l'invitant à parler à son tour. Gastini! le petit orphelin recueilli par Dom Bosco au milieu d'une rue de Turin, le jour même où, venant de perdre sa mère, il avait été jeté hors de son misérable logis par un propriétaire impitoyable. Gastini! dont l'affection, la reconnaissance pour Dom Bosco, égalent le bienfait qu'il en a reçu, le chanteur charmant, le ménestrel joyeux de toutes ces fêtes de famille, dès sa première jeunesse. C'est lui qui le premier parut sur le petit théâtre de nos récréations littéraires et de nos déclama-

tions dramatiques, dressé sous l'antique hangar qui servait autrefois de chapelle. Il chanta le passé, le présent et l'avenir; les vivants et les morts, malades et bien portants, présents et absents, l'Europe et l'Amérique, Dom Bosco et la Pieuse Société Salésienne, le Pape et l'Archevêque de Turin furent tour à tour l'objet de ses vers spirituels et gracieux; il conclut par les plus vifs remerciements à notre bien aimé Cardinal pour l'affection paternelle qu'il veut bien témoigner à Dom Bosco et à tous ses fils. Le poète eut un vrai succès d'enthousiasme et de doux attendrissement.

A peine les cris de vive notre Président (car le mérite de M. r Gastini non moins que son affection pour D. Bosco lui ont valu cette distinction donnée par le suffrage unanime de ses camarades) eurent-ils cessé, M. r Louis Fumero se leva et le plus profond silence s'étant bientôt rétabli: « Chers camarades, nous dit-il, il y a 15 ans déjà que nous nous réunissons en ce même lieu pour cette fête charmante. Dans ce court espace 18 de nos amis que vous avez pu voir assis à cette table au milieu de nous les années précédentes, ont été appelés par Dieu à l'éternité. Leur mémoire ne doit pas s'effacer de notre cœur. Il est juste de leur faire part aussi de notre joie. Je propose donc une collecte pour faire célébrer une Messe solennelle de *Requiem* dans l'église de Notre-Dame Auxiliatrice; j'invite ceux d'entre nous qui le pourront à faire le même jour la sainte Communion pour nos camarades défunts. »

Tous approuvèrent de grand cœur et remirent aussitôt leur offrande. Tous les regards se tournèrent alors vers Dom Bosco comme pour lui demander de nous adresser encore quelques unes de ses bonnes paroles d'autrefois.

« Je voudrais, dit Dom Bosco, vous entretenir de bien des choses, mais le temps nous presse, je sais que plusieurs d'entre vous ont le désir d'être bientôt libres pour retourner à leur bureau, à leurs affaires, ou à leur famille. Je me bornerai donc à quelques mots. Je vous dirai d'abord toute ma satisfaction de vous voir ici tous réunis autour de moi, je goûte d'autant plus cette satisfaction que je me suis vu, cette année, à un tel point de malaise et d'épuisement que je croyais ne plus pouvoir me retrouver au milieu de vous. Dieu soit béni de m'avoir permis de me trouver encore dans la douce compagnie de mes fils bien aimés. L'un de vous a parlé de la Messe d'or que je devrais célébrer en 1891; certes, pour ma part, je ne me refuse pas à me retrouver au milieu de vous pour cette grande solennité; mais il faut traiter cette affaire, il faut régler ce compte avec quelqu'un qui est le Maître des maîtres, le Souverain Seigneur de la vie et de la mort. Cependant, dès maintenant, je vous invite tous à cette fête, d'autant plus que précisément en cette même année 1891, tombera le premier cinquantenaire de la fondation de l'Oratoire. Si Dieu nous conserve la vie jusqu'alors, nous voulons chanter un *Te Deum* bien solennel.

Il est un fait, dont nous devons, dès à présent, remercier grandement le Seigneur; ce fait est le

sujet de ma plus grande consolation: partout où je vais, j'apprends toujours quelque chose d'heureux sur la manière dont vous savez vous conduire. Je me réjouis à la pensée que partout on parle avantageusement de mes fils; que tous approuvent et louent notre réunion actuelle; ces réunions, en effet, sont le meilleur moyen de rafraîchir dans votre mémoire les avis et les conseils que je vous donnais alors que vous n'étiez encore que des enfants. Oui, je le répète, c'est là ma plus grande consolation, c'est l'honneur et la gloire de mes derniers jours.

Plusieurs d'entre vous ont déjà la tête chauve, les cheveux de plusieurs commencent à blanchir, leur front s'est sillonné de rides profondes déjà; vous n'êtes plus, je le vois, ces enfants vifs et pétulants que j'aimais si passionnément; mais, je le sens, je vous aime encore plus qu'autrefois, parce que votre présence m'assure que votre cœur a conservé fermement établis ces principes salutaires de notre sainte Religion que je vous ai toujours enseignés; que ces principes sont la règle de votre vie.

Je le sens, je vous aime plus encore qu'autrefois, parce que vous me faites voir que votre cœur est toujours pour Dom Bosco. Je vous entends tous me dire: « Voyez, Dom Bosco, nous sommes ici pour vous protester que nous serons toujours tout à vous dans la voie du salut; vos pensées sont encore les nôtres. » — Et moi, je vous réponds que je suis tout à vous dans mes pensées, comme dans mes actions, en toute ma conduite.

Vous avez applaudi notre Archevêque bien-aimé le cardinal Alimonda, ces justes applaudissements m'ont causé la plus vive consolation. C'est un grand bienfait de la Providence que l'amour de ce digne Cardinal, c'est pour nous une grande richesse. En lui, nous avons un véritable protecteur, plus encore qu'un ami, un père véritable! Tout acte par lequel il nous sera donné de lui témoigner notre reconnaissance sera toujours au-dessous de ses bienfaits et de l'amour par lequel il a consolé notre cœur.

Vos *evviva* à l'adresse de Notre Très sage Pontife Léon XIII ont aussi résonné jusqu'au plus profond de mon cœur, ils y ont réveillé l'écho de la reconnaissance dont ce cœur est rempli pour tout ce que le Pontife a bien voulu faire en notre faveur. Mes paroles sont impuissantes à vous dire toute sa bonté pour nous. Tout ce que nous pouvons faire c'est de prier le Dieu trois fois béni de vouloir bien, par les trésors de ses grâces et de ses consolations, faire ce qu'il ne nous est pas donné d'accomplir nous-mêmes.

Vous avez aussi parlé de nos Missions. Il est impossible à Dom Bosco d'aller en Patagonie. Et cependant j'aurais un bien vif désir d'aller faire connaissance avec ces nombreuses personnes auxquelles je dois donner le nom de fils, dont je reçois les lettres les plus affectueuses, mais qu'il ne m'a jamais été donné de voir personnellement; j'aurais aussi le plus vif désir de revoir tous ceux qui, avec tant d'abnégation, sont partis de cet Oratoire, pour aller porter la civilisation chrétienne au milieu des tribus sauvages.

Mais si je ne puis aller moi-même dans ces lointaines contrées, monseigneur Cagliero s'y rendra à ma place, il portera dans ces plaines la renommée de votre bonté, il vous proposera pour modèle à ses nouveaux amis. Il dira à ces populations : Venez à Turin, et vous y verrez comment les anciens compagnons de mon enfance, parce qu'ils se sont conservés toujours bons chrétiens, sont heureux au sein de leurs familles, au milieu de la société, dans la conduite de leurs affaires.

Lorsque ces sauvages auront été convertis ; lorsque d'autres milliers d'enfants, seront réunis dans nos Collèges, leurs principes seront ceux-là mêmes que vous avez appris dans l'Oratoire ; en un siècle aussi insouciant que le nôtre en fait de religion, ils feront, eux aussi, voir au monde comment on peut aimer Dieu et, en même temps, conserver toujours une honnête gaieté ; comment l'on peut toujours être des chrétiens et en même temps d'honnêtes et laborieux citoyens.

Je finis. Continuez à marcher dans la bonne voie que vous suivez depuis tant d'années ; par là vous serez toujours contents d'être venus ici ; D. Bosco sera content, lui aussi, et il pourra se glorifier de ce que ses jeunes gens, qu'il a tant aimés, devenus hommes maintenant, ont su conserver et pratiquer ces enseignements qu'ils ont reçus de sa bouche.

Vous étiez un tout petit et bien humble troupeau, ce troupeau s'est accru, il s'est accru beaucoup, mais il se multipliera encore. Vous serez comme une lumière qui brille au milieu du monde, et votre exemple enseignera aux autres comment on doit faire le bien, détester le mal et le fuir.

J'en suis sûr, vous continuerez à faire la consolation de Dom Bosco. Mes fils bien aimés ! que le Seigneur vous aide à marcher ainsi par la force vivifiante de sa grâce afin que nous puissions un jour nous trouver tous réunis pour toujours en son saint Paradis.

Ces dernières paroles prononcées avec une profonde émotion produisirent dans toute l'assemblée un attendrissement tel que les larmes de la piété filiale perlèrent à tous les cils. Ainsi se termina cette heureuse réunion, pendant laquelle nos jeunes musiciens de l'Oratoire avaient exécuté des morceaux choisis du célèbre compositeur italien Giovanni Devecchi. On applaudit surtout la fantaisie intitulée « Minuit. »

Le 17 juillet.

C'était la seconde des dates indiquées. Nouvelle fête, nouveau concours de ceux qui n'avaient pu venir au rendez-vous du 13. Les laïques étaient, cette fois, en minorité. Parmi les ecclésiastiques on comptait beaucoup de curés de paroisse. Mais on voyait régner le même élan, la même cordialité que le dimanche précédent. Les mêmes bannières flottaient au vent et les mêmes accords résonnaient répétés par les échos des vastes cours de l'Oratoire. Sur la fin du repas, Dom Reviglio, docteur en théologie, curé de la paroisse St.-Augustin à Turin, se leva à la droite de D. Bosco et dit : Je suis bien heureux et je m'estime fort

honoré de me trouver à côté de Dom Bosco. Je suis certain d'être pour vous un objet d'envie à raison de cette place que j'occupe ; chacun de vous voudrait certes se trouver à ma place. Cependant j'ai un titre à cette préférence ; ce titre c'est d'être un des premiers enfants de l'Oratoire, et le premier de ces enfants qui ait été ordonné prêtre. Je ne cesse de me rappeler le temps où, tous petits encore, nous étions toujours autour de Dom Bosco et courrions tout joyeux nous jeter dans ses bras. Et bien, en ce jour, je suis encore plus heureux, non-seulement parce que je me retrouve auprès de lui, mais encore à cause d'une parole qu'il vient de m'être donné de recueillir de sa bouche. J'é lui demandais de nous dire comment nous pourrions reconnaître tout ce qu'il a fait et souffert pour nous. Voici sa réponse : — Appelez-moi toujours votre père et je suis heureux !

— Oui, nous l'appellerons toujours notre père. — Ce fut un cri qui sortit spontanément de toutes les poitrines à la fois.

M.r le professeur Fumero s'adressa alors à Dom Reviglio : « Monsieur le curé, je vous prie au nom de tous nos camarades de vouloir bien demain chanter dans l'église de Notre-Dame Auxiliatrice une Messe solennelle de *Requiem* pour nos amis défunts. » — Je remercie de l'honneur qui m'est fait, et j'accepte, répondit Dom Reviglio.

Dom Francesia se levant alors dérida un peu l'auditoire par de beaux vers en dialecte piémontais ; enfin M.r le chanoine Ballesio, docteur en théologie, vicaire forain de Moncalieri, prit la parole en ces termes :

Bien-aimé Dom Bosco, chers condisciples. Je promène un regard autour de moi, et, non sans un peu de surprise, je trouve que dans cette belle réunion de fils accourus pour fêter leur commun bienfaiteur et père, je suis, non par le mérite, mais par l'âge l'un des aînés.

C'est donc à ce titre que je me lève et vous demande la permission de faire un *brindisi* oui, un *brindisi* e non plus, parce que l'amour sincère, vivant et enflammé de reconnaissance qui fait battre en ce moment nos cœurs ne saurait supporter les entraves et l'ordonnance monotone et froide d'un discours compassé. *Evviva* donc à Dom Bosco, le père, le frère, l'ami de tous, mais surtout des pauvres, surtout de notre jeunesse inexpérimentée. Oui, vive Dom Bosco, auquel nous devons tout ce que nous trouvons de beau et de bon en nous.

Que d'autres célèbrent les grands écrivains dont la plume transmet à la plus lointaine postérité le magnifique récit des grandes et belles entreprises, pour moi je veux célébrer celui dont la vie se passe à écrire la loi sainte du Seigneur dans le cœur d'un si grand nombre de pauvres enfants dont il a fait d'abord ses fils et dont il veut bien ensuite faire ses amis. Que d'autres vantent les artistes dont le génie a su répandre la vie sur leurs toiles ou faire respirer des marbres immortels ; pour moi, je préfère le chef d'œuvre de celui qui ne cesse de rendre et plus belle et plus digne

la vivante image de Dieu dans les nombreux enfants auxquels il étend ses bienfaits. D'autres diront la valeur des guerriers, l'astuce des politiques ; je dirai, quant à moi, le dévouement charitable et la prévoyante sagesse de celui dont les entreprises pacifiques mais sans bornes dans la possibilité de leur développement successif, font l'honneur de sa patrie en la dotant d'utiles, honnêtes et dignes citoyens.

Oh ! oui, soyez béni, cher Dom Bosco, soyez longtemps conservé à notre amour, soyez toujours obéi, toujours imité par tous vos enfants. Puissions-nous tous vous voir dans votre cinquantenaire si désiré. Dieu de miséricorde daignez entendre nos vœux !...

Oui, vous les écoutez, Seigneur, un secret et doux pressentiment le dit à mon cœur ; vous écoutez ces vœux et vous les exaucez.

Dom Bosco prit alors la parole : « Je suis bien content que vous soyez venu passer avec moi cette journée ; je vous remercie de tous les témoignages d'affection que vous m'avez donnés. Quant à ceux qui n'ont pu venir à notre réunion, dites-leur que je ne les remercie pas moins de leurs bons désirs, que je les invite de nouveau et qu'ils viendront une autre fois. Répétez-leur à tous, ecclésiastiques ou laïques, que je les porte toujours dans mon cœur, que je les considère comme mes fils bien aimés, pour lesquels je prie Dieu tous les jours de les conserver dans son saint amour ; dites-leur que je les remercie de tout ce qu'ils ont fait et feront encore pour moi.

Pour vous, je vous dirai que cet Oratoire, comme chacun peut le voir de ses yeux, est béni par le Seigneur. De toutes parts on nous recherche et nous aurions besoins d'avoir les moyens de centupler notre personnel pour satisfaire à toutes les demandes. Le jeunes gens mêmes sortis de nos maisons sont préférés lorsqu'ils concourent avec d'autres pour une place ou pour un emploi.

Même certains apprentis qui, au milieu de nous, ne paraissent pas être très-bons, se conduisent cependant à merveille dans les pays où ils travaillent à présent. Il en fut de nature rebelle, d'un naturel indolent ou bien d'un fougueux caractère et cependant, à la pensée d'être des fils de l'Oratoire, ils ont entièrement changé de conduite. J'en connais un que nous avions dû éloigner de l'Oratoire et qui, après être allé chercher du travail dans un pays voisin, a fait un très long voyage entièrement à pied pour revenir en Italie.

— Et pourquoi donc ne cherches-tu pas à t'industrier pour avoir une vie plus commode ? lui disaient ceux auxquels il pouvait raconter ses peines.

— Je n'ai pas d'argent, répondait-il. — Cherche donc à t'en faire, les moyens ne manquent pas, lui suggéraient certains conseillers perfides. — Il racontait ensuite : J'ai eu bien des fois l'occasion de retenir impunément le bien d'autrui ; mais j'ai toujours dit en moi-même : Non, je ne veux pas déshonorer l'Oratoire. — Aussi, il parcourut près de deux cents kilomètres à pied. C'est là sans doute un fait isolé, mais beaucoup d'autres du même genre nous ont apporté la plus grande consolation. Sans doute, l'amour propre n'aura pas

laissé d'y avoir sa bonne part ; mais enfin le résultat n'en est pas moins heureux.

Et maintenant je m'adresse à vous tous quelles que soient vos positions actuelles, curés, vicaires, simples prêtres, séminaristes, employés, chefs d'ateliers. Béni soit le Seigneur de nous avoir permis de nous trouver tous ensemble à cette petite fête ; bénissons-le de nous avoir conservé la vie pour nous permettre de travailler toujours plus afin de préparer le salut éternel de notre âme. Tel doit être le véritable but de tout Salésien, telle l'aspiration continuelle de son cœur. Sous ce nom de Salésien je vous comprends vous tous qui, dans cet Oratoire, avez été élevés dans l'esprit et d'après les maximes de ce grand saint.

L'année prochaine je vous attends tous à une semblable réunion ; vous y serez tous présents, je l'espère, j'y serai moi-même, je l'espère également. C'est là mon désir, c'est mon intention. Mais, il faut voir si le Maître Souverain de la vie souscrira à nos désirs. Je vous parle ainsi parce que l'année prochaine j'aurai à vous dire bien des choses qui doivent s'accomplir dans le cours de la présente année et qui, j'en suis sûr, vous feront le plus grand plaisir.

En premier lieu nous avons l'église du Sacré Cœur de Jésus à Rome. Cette colossale entreprise m'a fatigué beaucoup par de graves et continuelles préoccupations ; elle m'a tenu courbé sous le poids d'énormes dépenses. Il fallait chaque mois, trouver 25,000 francs. A présent, grâce à Dieu, les constructions de l'église sont fort avancées, et l'on travaille avec beaucoup d'activité au nouvel Hospice. J'espère, l'année prochaine, conduire le tout à bonne fin.

Puisque je vous ai parlé de l'église du Sacré-Cœur, laissez-moi vous rappeler que j'ai ouvert une Loterie pour faire face au dépenses toujours croissantes. J'ai compté aussi pour cela sur votre charité ; je vous enverrai donc à chacun un certain nombre de ces billets, répandez-les autour de vous, gardez-les pour vous-mêmes si votre bourse vous le permet, et, si vous ne pouvez ni les garder ni les placer, renvoyez-les moi, je ne laisserai pas de vous en être également reconnaissant. Ce que je vous recommande, c'est de m'aider, chacun comme vous le pourrez, à terminer une entreprise qui m'a été confiée par le Souverain Pontife Léon XIII.

En second lieu je dois vous donner un avis. Le choléra fait de douloureux ravages dans un pays voisin ; nous avons peut-être à craindre qu'il n'envahisse aussi nos provinces. Je vous conseille donc l'emploi d'un antidote des plus faciles contre ce mal terrible. C'est de porter sur vous une médaille où l'on voit d'un côté l'image du Sacré-Cœur de Jésus et de l'autre la douce figure de Notre-Dame Auxiliatrice. Cette médaille vous pouvez la porter au cou, dans votre poche, dans votre porte-feuille, il suffit que vous l'ayez sur vous. Vous aurez soin en même temps de répéter chaque jour l'oraison jaculatoire : « Marie Secours des Chrétiens, priez pour nous. » Cela fait, vous pouvez vivre tranquilles et vous tenir assurés que Notre-Dame saura montrer visiblement sa puis-

sante protection. Je serais heureux que vous remarquiez avec attention si, ne fut ce qu'un seul de ceux qui portent sur eux cette médaille, tombait frappé par le fléau. Sous l'égide de Marie, allez avec courage assister les malades à domicile, dans les hôpitaux et dans les lazarets et soyez sans aucune crainte. Il est aussi nécessaire de faire souvent la sainte Communion. Mais comme je parle à des prêtres qui disent tous les jours la sainte Messe, cette exhortation reste superflue. Je vous engagerai donc à dire à vous-mêmes aux autres que là se trouve la racine de la dévotion. L'âme une fois purifiée, chacun peut se considérer comme assuré de n'être surpris par aucun fléau.

Cette pratique chrétienne de porter la médaille, de prononcer l'oraison jaculatoire, de fréquenter les Sacraments, ne vous contentez pas de l'observer vous-mêmes, mais propagez-la partout autour de vous, chez vos parents, vos amis et vos connaissances, afin que pour tous elle soit un antidote contre le choléra. Le Seigneur veut se servir de ce réveil pour secouer le lourd sommeil des consciences. Prêchez donc cette dévotion, même du haut de la chaire; cela pourra peut-être paraître à quelque esprit fort chose étrange, hardie, et peut-être même ridicule: rappelez-vous que les rires cessent en face de la mort. Je vous dirai comment, il y a peu de jours, un monsieur très-riche qui se faisait gloire d'être un homme sans préjugés, vint me trouver dans ma chambre. Il avait appris ce que je disais de l'efficacité de la médaille de Notre-Dame Auxiliatrice.

Il me fit donc cette question: — Est-il vrai que vous propagez des superstitions?

— De quelles superstitions entendez-vous parler? lui répondis-je.

— Que tous ceux qui portent sur eux la médaille de N.-Dame Auxiliatrice seront exempts du choléra.

— Et, que vous importe ce que je dis à cet égard?

— Cela m'importe beaucoup parce que toute ma famille, et spécialement mon fils aîné, veulent à tous prix avoir cette médaille.

— Et vous, monsieur, croyez-vous à l'efficacité de cette médaille?

— Moi? pas le moins du monde.

— Et vous êtes bien maître de ne pas y croire. Nul ne vous y oblige. Si vous ne croyez pas, restez sans cette médaille, personne ne veut vous l'imposer par force. Si cependant vous y croyiez, il est bientôt fait de se la procurer.

— Et la superstition? Comment puis-je croire qu'un morceau de métal ait une telle efficacité?

— Mais, laissez un peu! entendez bien qu'une pratique approuvée par l'Église, n'est jamais superstitieuse.

Après cela, pendant plus d'une heure nous parlâmes des nouvelles de France. Mon interlocuteur était devenu pensif. Au moment de prendre congé, il me dit non sans quelque hésitation: « Dom Bosco, voudriez-vous me faire un plaisir?

— Dix au besoin, parlez!

— Auriez-vous encore quelqu'une de ces médailles?

— Mais si vous n'y croyez pas!

— Lorsqu'il s'agit de la vie.... vous comprenez.... en somme.... c'était pour dire... donnez-moi cette médaille. J'y crois et j'en veux une aussi pour ma femme et pour chacun de mes fils.

Le Seigneur veut que nous soyons tous heureux et, par ces fléaux, il entend nous faire reconnaître le prix du bienfait de cette vie même purement temporelle. Vous donc, bien aimés fils, cherchez, dans vos sermons, à parler souvent de la mort. Aujourd'hui l'on ne fait aucun cas du bienfait de la vie. L'un se suicide pour ne pas supporter le poids de la douleur ou celui de la disgrâce; un autre risque sa vie dans un duel; d'autres la ruinent dans le vice; tel joue sa vie dans les entreprises hasardées de son caprice, tel autre la méprise pour affronter tous les périls afin d'assouvir une vengeance ou de satisfaire une passion. Prêchez donc hautement, rappelez à tous que nous ne sommes pas les maîtres de notre vie. Dieu seul en est le Souverain Maître. Quiconque attende à ses propres jours, fait un insulte au Seigneur; c'est un acte de rébellion de la créature contre son Créateur.

Vous qui avez du talent vous trouverez des idées et des raisons en abondance ainsi qu'une heureuse manière de les exposer afin d'amener vos auditeurs à aimer la vie et à la respecter dans cette grande pensée que la vie temporelle sagement employée prépare pour nous les biens dont nous jouirons pendant la vie éternelle. »

Pour couronner la fête, arriva fort à propos la lettre suivante:

Patagones, 26 mai 1884.

Très-cher Dom Bosco,

Le plus éloigné de vos fils, au nom de la Maison de Patagones; anticipe les vœux de prospérité qu'il forme pour votre personne, demandant au Seigneur de vous conserver pour le bien de ses membres et la plus grande gloire de Dieu.

Je désire ardemment vous voir encore une fois, vous baiser la main, après neuf ans d'un exil, volontaire il est vrai, mais qui n'en est pas moins pénible parce que je suis loin de vous.

Recevez les souhaits de 500 sauvages baptisés cette année, de 150 enfants de l'un et l'autre sexe qui fréquentent nos écoles; recevez les vœux de 8 confrères Salésiens et de 7 sœurs de Marie Auxiliatrice qui forment la maison de Patagones.

Soyez heureux, cher Dom Bosco, et que, pour bien des années encore, le Seigneur daigne vous conserver à nous pour le bien des âmes.

Votre très-affectionné en Jésus et Marie

FAGNANO JOSEPH, prêtre.

Ainsi finit cette fête de l'amour et de la reconnaissance. En se séparant, tous se souhaitaient mutuellement que la bonté du Seigneur voulut bien de nouveau les réunir en ce même lieu l'année suivante pour goûter de nouveau les mêmes joies. Ah! seule, notre sainte Religion peut sanctifier ainsi la reconnaissance et l'amour.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI.

Sampierdarena 1884 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.